

L' Afrique de demain
est l'optimisme
d'aujourd'hui

Adama Dao

**L'Afrique de demain
est l'optimisme
d'aujourd'hui**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08417-6

Avant-propos

« L'Afrique est un continent maudit ! », « Dieu a quitté l'Afrique ! », « l'Afrique est l'esclave du reste du monde ! ». Ce n'est point des expressions de ce genre qui font défaut dans le langage quotidien des Africains eux-mêmes. Et ces affirmations trouvent bien évidemment raison dans la situation actuelle que traverse l'Afrique. L'ambiguïté, la précarité et le dégoût de cette situation ne peuvent que faire naître un profond relent d'amertume et de pessimisme. En conséquence, les Africains, en tout cas la majeure partie, semblent ne pas croire à un quelconque changement sur leur continent. Pour eux, le sort de l'Afrique est déjà scellé en raison de la nature (?) même des Africains. Mais a-t-on le droit d'accorder un quelconque crédit à une telle conception ? Est-il juste de soutenir une telle thèse ? Comment ou quelle est cette nature de l'Africain qui le condamne à un malheur sans fin ?

Une telle conception, dans une Afrique en quête de repères pour sortir de l'impasse afin de s'affirmer, est fort dangereuse dans la mesure où elle installe dans l'esprit des Africains que l'histoire, leur histoire est déjà accomplie à un stade où elle devrait réellement commencer. Pragmatiquement nulle, cette conception est réellement fautive car les thèses qui la soutiennent ont été au cours du temps et des recherches, démantelées. À cet effet, l'on a plus le droit d'accepter la propagation de ces conceptions toxiques qui détruisent la volonté d'engagement pour une Afrique nouvelle. Ainsi, il est important de mithridatiser ces toxines pour injecter dans l'esprit des Africains la vérité que le sort de l'Afrique est bien entre leurs mains,

que l'avenir de l'Afrique sera symétriquement à l'image de nos conceptions, de nos actions et de notre degré de détermination.

Pour cela, il est nécessaire de fixer la culpabilité de ce qu'est l'Afrique aujourd'hui sur nous-mêmes et non sur personne d'autre. Ce qu'est l'Afrique aujourd'hui, est de notre faute à tous et la faire être ce qu'elle n'est pas présentement est le devoir de chacun. Car se cloîtrant toujours dans cette logique d'accuser les autres des problèmes de l'Afrique nous excuse d'interroger et de jauger notre grande part de responsabilité. Et puis, la vie n'est-elle pas lutte ? Une lutte dans laquelle chacun se bat pour ses intérêts, pour assurer sa survie. Le monde n'est-il pas soumis à ce principe de rapport de forces qui entérine la domination des plus forts sur les plus faibles ? Si l'Afrique a mal d'être dominée, exploitée, humiliée, elle n'a donc qu'un seul choix : devenir forte pour ne plus être dominée, devenir forte pour établir un équilibre de force entre elle et ceux qui la dominant. Mais ce choix ne sera rien d'autre que la prise de conscience que nous aurons fait de la nécessité de ce choix.

Cette prise de conscience est essentiellement un appel pour chaque Africain, dans son individualité intime, à s'angoisser des problèmes de l'Afrique, à interroger, très singulièrement, ses actions dans sa localité, dans son travail, dans sa région, dans sa ville, dans son pays ; où qu'il se trouve par des questions qui cherchent des réponses au développement de l'Afrique. Les débats sur le développement de l'Afrique doivent cesser d'être pour nous de simples initiatives de distractions que l'on a coutume de voir lors de grandes réunions ou des grands salons, sans conviction ni détermination aucunes. Ne versons pas dans cette hypocrisie de toujours parler du développement de l'Afrique en ne renonçant pas à l'entretien de nos petites vanités d'égoïsme. Car le développement de l'Afrique requiert le sacrifice de nos egos, de nos individualités et exige le sens de l'action collective. Jamais, des hommes n'ont fait de grandes choses sous l'impulsion de leur ego. Y-a-t-il des références historiques qui peuvent bien le nier ?

Cependant, il faudra savoir que cet appel à l'action collective n'est que la somme des interpellations individuelles. C'est-à-dire que chaque sujet-Africain doit répondre de façon singulière dans la pluralité de cet appel. Notre insistance sur la dimension singulière de cet appel se veut une réponse au problème du caractère évasif de l'appel collectif. Dans l'appel collectif, personne ne se sent particulièrement interpellé par le fait que tout le monde pense que quelqu'un répondra forcément et finalement nul ne répond, puisque nul ne se sent concerné. Ce que nous voulons c'est que chacun, par ses dires et ses agirs, engage ceux de tout le monde par le seul questionnement intime de savoir le résultat de ses actions si tout le monde venait à agir comme lui. Chacun devra apporter sa pierre à la construction de l'Afrique de demain, de cette Afrique que nous voulons autre que ce qu'elle est aujourd'hui et plus meilleure que ce qu'elle fut hier.

Notre volonté de changer l'Afrique nécessite à l'heure actuelle que nous nous désintoxiquions des considérations pessimistes qui donnent la fallacieuse conviction fataliste que l'histoire de notre Afrique est irrévocablement scellée. Ce qu'il nous faut, c'est d'être optimiste, c'est de croire tout d'abord que le changement est bien possible en Afrique car le changement ne peut advenir si on ne le croit pas possible. Mais le fait de croire seulement et simplement que l'Afrique peut changer n'épuise aucunement le sens de l'optimisme que nous voulons bien mettre en évidence mais qu'il faut toujours partir de là. L'optimisme que nous prônons est une doctrine de réflexion, d'action et de détermination reposant sur la certitude que nulle chose ne peut se soustraire de l'irréfragable loi du changement quand la volonté s'impose à cet effet.

Cet optimisme doit, pour nous, être un devoir, une obligation morale car l'Afrique mérite une situation meilleure que celle dans laquelle elle se trouve. Toutefois, sa libération est et restera à jamais l'affaire des Africains eux-mêmes et de nul autre. Pour ce qui est, si le pessimisme étant naturellement incapable de salut, donc ne peut rien apporter conséquemment à l'Afrique que d'empirer sa situation, cependant il faudra réaliser que l'Afrique que nous

voulons n'advientra que de notre optimisme. D'où notre titre :
l'Afrique de demain est l'optimisme d'aujourd'hui.

Bouaké, le 13 août 2015.

I. L'excuse de notre passé

Notre histoire est un récit de douleurs, d'immenses déchirures. Les meurtrissures et les opprobres sont ce qui se donne le plus facilement à retenir à la mémoire d'un peuple, sauf en souffrance d'une apoplexie aiguë. Ce qui a endolori notre passé, c'est bien évidemment l'esclavage et la colonisation. Ces deux moments d'humiliation, d'exploitation et d'aliénation sont à l'image d'un fer tout chaud posé sur un dos tout nu et innocent provoquant ainsi une douleur atroce. En effet, l'esclavage a détruit l'Afrique, il l'a vidée de tout son contenu en termes de ressources humaines. Quant aux estimations relatives à ce ravage démographique, Ibrahima Baba Kaké et Élikia M'Bokolo notent ceci :

Il est très difficile d'évaluer avec un minimum d'exactitude le nombre de Noirs enlevés à l'Afrique. Les données statistiques concernant l'importance du trafic négrier sont très fragmentaires. Beaucoup de documents ont disparu ou sont encore enfouis dans les archives. Les auteurs qui se sont penchés sur ce problème avancent des chiffres qui, tous, sont très différents les uns des autres. (...) D'après ces multiples statistiques, il semble qu'un total de 15 à 20 millions d'Africains déportés en Amérique soit une bonne évaluation. C'est d'ailleurs ce que les historiens admettent le plus communément¹.

Cette difficulté à préciser le nombre d'hommes et de femmes arrachés à leurs terres natales, témoigne de l'ampleur et de la

1. Ibrahima Baba KAKÉ & Élikia M'BOKOLO, *Histoire générale de l'Afrique*, Vol. 6, *la traite négrière*, Paris, ABC, 1978, p. 74.

cruauté de ce trafic humain. Nous ne souhaitons pas revenir sur les conditions de leur déportation par pitié et de peur de remuer le couteau dans la plaie. D'ailleurs une pléthore de livres comme *Racines* d'Alex Haley en parlent suffisamment. Néanmoins, notre silence sur les conditions de ce fameux voyage triangulaire ne met pas sous silence le fait que les Noirs, les esclaves étaient traités comme des animaux ou du moins, dans une formule atténuée, du bétail humain. Et pendant que les esclavagistes tiraient grandement profit de ce trafic odieux, l'Afrique en payait un lourd tribut parce que dévalisée de ses bras valides.

Des villes européennes comme Liverpool, Amsterdam, Nantes ou Lisbonne doivent leur prestige et leur renommée à l'exploitation des esclaves noirs qui y ont été emmenés. Un manuscrit de la chambre de commerce de Nantes en 1784 l'illustre bien en ces termes :

Le commerce d'Afrique est le plus intéressant du royaume, la source la plus abondante des richesses qui entrent dans l'Etat ; sans lui, l'Amérique, privée d'esclaves, deviendrait infructueuse. La traite des Noirs est la base de notre navigation : c'est elle qui fournit des bras pour la culture de nos îles, qui nous procure en retour une masse incroyable de denrées et marchandises telles que le sucre, le café, le coton et l'indigo, tant pour la consommation du royaume que pour en faire commerce avec l'étranger¹.

Osons le dire, et admettons-le ensemble, l'esclavage a été le crime le plus infâme que l'humanité n'ait jamais connue. La « civilisation » s'est montrée plus barbare que la barbarie elle-même. La traite négrière fut un traumatisme existentiel pour l'Afrique. Elle a freiné son élan démographique et a complètement ruiné sa dynamique d'évolution.

Dès le XIX^{ème} siècle, les mouvements de lutte contre l'esclavage et la prise de conscience de sa monstruosité aboutiront

1. Ibrahima Baba KAKÉ & Élikia M'BOKOLO, *op. cit.*, pp. 79-80.

à son abolition dans de nombreux pays qui s’y adonnaient impunément. Et comme du chaos renaît toujours la vie, la plaie de l’esclavage commençait à cicatriser. Et l’Afrique commençait à connaître de nouveaux jours. Mais si l’Afrique renaissait, c’était pour bientôt souffrir. La colonisation devait arriver et finalement elle arriva à l’issue d’une entreprise stratégique et savamment organisée. Si des noms comme Savorgnan de Brazza, René Caillé, ou encore Henry Molton Stanley débarquent sans préavis sur le continent, c’est pour mieux explorer le terrain et favoriser la venue et l’installation des « hordes évangélisatrices » de missionnaires. Ceux-ci, à leur tour, se donneront la sublime tâche de « sauver l’âme » de l’homme noir de l’emprise satanique et démoniaque de ses divinités tutélaires et religions ancestrales. Au fait, cet endoctrinement religieux constituait l’ultime phase qui annonçait et affermissait le stade suprême de la domination : la colonisation. Des noms comme Gustave Binger, Treich Lapleine, Gabriel Angoulvant et bien d’autres avaient la charge d’orchestrer la machine colonialiste. La conquête pouvait alors démarrer.

Tout comme l’esclavage, la colonisation a aussi été cruelle pour l’Afrique. Elle l’a déculturée au plein et strict sens du terme. Or la culture est l’essence d’un peuple, son identité. C’est ce par quoi un peuple affirme son « être-là » et son « être-propre » parmi tant d’autres. Elle constitue, selon Césaire, « l’effort de toute collectivité humaine pour se doter de la richesse d’une personnalité »¹. Elle est l’expression de la vie, du travail, des idéaux, des aspirations d’un peuple. On ne peut parler des peuples dans leur diversité qu’au regard de leurs cultures. Ainsi, le but de la colonisation, dissimulé sous la félonie d’une action d’évangélisation et de civilisation, était d’acculturer l’Afrique. Pour ce faire, elle impose ses valeurs en tant que des normes culturelles selon lesquelles les Africains, désormais, devraient vivre et concevoir leur existence.

1. Aimé CÉSAIRE, cité par AZOMBO-MENDA & ÉNOBO-KOSSO, in *Les philosophes africains par les textes*, Paris, Nathan Afrique, 1979, p. 53.

La colonisation a proscrit nos dieux, bafoué nos croyances et dévalorisé nos langues dites vernaculaires ; comme si la communication n'était possible qu'avec leur langue, la langue du colon. Un bilan non exhaustif de la colonisation dresse un tableau d'une Afrique apprivoisée, pillée, exploitée, violée etc. pour devenir, en fin de compte, le vassal de tous précisément de l'Occident. Encore une fois, l'Afrique a été bouleversée dans sa tranquillité existentielle. Devait-elle nécessairement essuyer ce déroulement coléreux de l'histoire ? Peut-on comprendre cet acharnement agressif sur l'Afrique ? Autrement dit, pourquoi l'Afrique a-t-elle été victime de l'esclavage et de la colonisation de l'Europe ?

La découverte de l'Amérique et de ses énormes potentialités de richesses vers la fin du XV^{ème} siècle assoiffa l'Europe d'ambitions mercantilistes et économiques. Ayant surtout exterminé les indigènes indiens trouvés sur place, la réalisation de ses ambitions nécessitait ainsi une main d'œuvre puissante et abondante. De ce fait, une pratique aussi vieille que l'apparition des premières sociétés humaines allait prendre de nouvelles proportions aussi monstrueuses et déshumanisantes : la traite ou la marchandisation des Noirs. Les esclaves noirs qui étaient déportés dans le Nouveau monde devaient travailler toute leur vie dans des plantations de café, de cacao, de tabac, de coton, de canne à sucre etc. Sans cette exploitation, ces cultures qui devaient servir de matières premières pour les industries européennes ne seraient pas commodément accessibles en termes de finances et de production. Et ce passage dans *De l'Esprit des Lois* l'atteste bien : « Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres. Le sucre serait trop cher, si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves. »¹

Par ailleurs, la conférence de Berlin, tenue du 15 novembre 1884 au 26 février 1885 va entraîner ce que les anglais vont

1. Louis Charles de MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, Livre XV, Chapitre V, Paris, Gallimard, 1995, p. 165.

appeler le « *Scramble for Africa* ». Cette expression désigne la farouche concurrence entre les puissances européennes qui, soucieuses d'étendre et d'affirmer leur hégémonie, vont s'adjuger et se partager le gâteau-Afrique. Cette conférence, eu égard aux accords et aux conclusions qui la couronnaient, devait établir les principes et les règles du jeu colonial. L'Afrique allait donc subir un découpage arbitraire. Les membres d'un même peuple vont être éloignés et dispersés par les traçages frontaliers des colons. La présence coloniale était tant obnubilée par ses intentions d'ordre politique et économique qu'elle ne pouvait que fouler aux pieds les relations et la conscience historique qui unissaient les peuples. Ce découpage a, une fois de plus encore, fragilisé le continent africain.

Au-delà de ces motivations de nature politique et économique, le racisme semble être l'une des raisons principales et inaugurales de l'asservissement des Noirs. Tout commence avec la fallacieuse interprétation d'un passage du livre de la Genèse (chapitre 9, versets 20-27) relatant la malédiction de Cham par Noé, son père. Selon les affirmations racistes, Cham est l'ancêtre des Noirs et par conséquent cette malédiction qui les poursuit par filiation justifie et entérine naturellement, leur domination et leur exploitation par les autres, comme indiqué dans cette référence biblique. Par la suite, de grands penseurs européens comme Lévy-Bruhl, Hegel, Gobineau, Hume, Voltaire et bien d'autres insisteront dans leurs travaux sur un prétendu handicap ontologique des Nègres.

Aussi, des théories pseudo-scientifiques inspirées par des velléités racistes prétendront en établir la scientificité, en affabulant des différences biologiques entre le Blanc et le Noir. C'est fort de cela que Juan Comas écrit :

En ce qui concerne les caractères physiques et psychiques du Noir, prétendus inférieurs à ceux du blanc, certains admettent, avec Hankins, que le cerveau est moins volumineux chez les noirs et ils en déduisent que ses capacités mentales sont moindres. C'est ainsi que H. L. Gordon (1933) attribue aux noirs du Kenya une